

Vincent RENAULT, Sébastien CORDIER,

Professeurs de philosophie Lycée Français de Vienne

Cours interactif de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*

Diffusion en visioconférence le 13 novembre 2014, de 10h10 à 12h00 :

En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Programme : <http://www.coin-philo.net/eee.14-15.prog.php>

LE PARADOXE DE LA MÉMOIRE OUBLIEUSE

Nous envisageons la notion de mémoire – qu'il y a lieu d'interroger en ces temps riches en commémorations – à la lumière paradoxale de ses apparentes défaillances. Faut-il cultiver la mémoire ? Faut-il cultiver l'oubli ? Mais cultiver l'une ne serait-il pas cultiver aussi l'autre ? Il s'agit de savoir si cet oubli logé au cœur de la mémoire est le signe d'une déficience intrinsèque, d'une incapacité d'être ce qu'elle devrait être, ou si cette mémoire oublieuse ne serait pas, au contraire, une bonne mémoire. Trois questions seront abordées, dans cette optique. En quoi la mémoire est-elle oublieuse ? L'histoire, comme discipline, peut-elle être considérée comme une connaissance objective du passé, qui pallierait les déficiences de la mémoire ? Faut-il lutter contre l'oubli pour une meilleure mémoire ?

PASCAL, *Pensées*.

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez point : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures, II n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement, il n'y a point de joie, avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir dans cet état.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les renvoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne mes empêche de penser à eux.

Édition Brunschvicg, fragment 139.

Friedrich NIETZSCHE, *La Généalogie de la morale*, 1887.

Élever un animal qui puisse *promettre*, n'est-ce pas là cette tâche paradoxale que la nature s'est donnée à propos de l'homme ? N'est-ce pas là le problème véritable de l'homme ?... Que ce problème soit résolu dans une large mesure, voilà qui ne laissera pas d'étonner celui qui sait bien quelle force s'y oppose : la force de *l'oubli*. L'oubli n'est pas une simple *vis inertiae* [force d'inertie], comme le croient les esprits superficiels, c'est bien plutôt une force d'inhibition active, une faculté positive dans toute la force du terme ; grâce à lui toutes nos expériences, tout ce que nous ne faisons que vivre, qu'absorber, ne devient pas plus conscient, pendant que nous le digérons (ce qu'on pourrait appeler assimilation

psychique), que le processus multiple de la nutrition physique qui est une assimilation par le corps. Fermer temporairement les portes et les fenêtres de la conscience ; nous mettre à l'écart du bruit et de la lutte que mène le monde souterrain de nos organes, tantôt l'un pour l'autre, tantôt l'un contre l'autre, faire un peu de silence, de table rase dans notre conscience pour laisser la place à du nouveau, surtout aux fonctions et aux fonctionnaires les plus nobles, pour pouvoir gouverner, prévoir, décider à l'avance (car notre organisme est une véritable oligarchie), voilà l'utilité de l'oubli, actif, comme je l'ai dit, sorte d'huissier, gardien de l'ordre psychique, de la tranquillité, de l'étiquette ; on voit aussitôt pourquoi sans oubli il ne pourrait y avoir ni bonheur, ni sérénité, ni espoir, ni fierté, ni *présent*. L'individu chez qui cet appareil d'inhibition est endommagé et ne fonctionne plus peut être comparé à un dyspeptique (et non seulement comparé), il n'"en finit" jamais avec rien... Eh bien cet animal nécessairement oublieux, pour qui l'oubli représente une force, la condition d'une santé *robuste*, a fini par acquérir une faculté contraire, la mémoire, à l'aide de laquelle, dans des cas déterminés, l'oubli est suspendu – à savoir dans les cas où il s'agit de promettre : il ne s'agit nullement là de l'impossibilité purement passive de se délivrer d'une impression du passé, nullement d'une indigestion causée par une parole donnée, dont on n'arrive pas à se débarrasser, mais bien d'une *volonté* active de ne pas se délivrer, d'une volonté qui persiste à vouloir ce qu'elle a une fois voulu, à proprement parler d'une *mémoire de la volonté* : si bien qu'entre le "je veux", le "je ferai" initial et cette véritable décharge de la volonté qu'est l'accomplissement de l'*acte*, tout un monde de choses nouvelles ou étrangères, de faits et même d'actes volontaires peut très bien s'intercaler sans rompre la longue chaîne de la volonté. Mais que de conditions cela n'exige-t-il pas ! Pour pouvoir à ce point disposer à l'avance de l'avenir, combien l'homme a-t-il dû d'abord à séparer le nécessaire du contingent, à penser sous le rapport de la causalité, à voir le lointain comme s'il était présent et à l'anticiper, à voir avec certitude ce qui est but et ce qui est moyen pour l'atteindre, à calculer et à prévoir – combien lui-même a-t-il dû d'abord devenir *prévisible, régulier, nécessaire*, y compris dans la représentation qu'il se fait de lui-même, pour pouvoir finalement, comme le fait quelqu'un qui promet, répondre de lui-même *comme avenir*.

"Deuxième dissertation : La 'faute', la 'mauvaise conscience' et ce qui leur ressemble", § 1
Traduit de l'allemand par I. Hildenbrand et J. Gratién
Gallimard, 1977, p. 59-61

Henri BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889.

La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. Il n'a pas besoin, pour cela, de s'absorber tout entier dans la sensation ou dans l'idée qui passe, car alors, au contraire, il cesserait de durer. Il n'a pas non plus besoin d'oublier les états antérieurs : il suffit qu'en se rappelant ces états il ne les juxtapose pas comme un point à un autre point [...]. On peut donc concevoir la succession sans la distinction, et comme une pénétration mutuelle, une solidarité, une organisation intime d'éléments, dont chacun, représentatif du tout, ne s'en distingue et ne s'en isole que pour une pensée, capable d'abstraire. Telle est sans doute la représentation que se ferait de la durée un être à la fois identique et changeant, qui n'aurait aucune idée de l'espace. Mais familiarisés avec cette dernière idée, obsédés même par elle, nous l'introduisons à notre insu dans cette représentation de la succession pure ; nous juxtaposons nos états de conscience de manière à les apercevoir simultanément, non plus l'un dans l'autre, mais l'un à côté de l'autre ; bref, nous projetons le temps dans l'espace, nous exprimons la durée en étendue, et la succession prend pour nous la forme d'une ligne continue ou d'une chaîne, dont les parties se touchent sans se pénétrer.

Extrait du chapitre II : "De la multiplicité des états de conscience. L'idée de durée."
Presses universitaires de France, coll. Quadrige, 1927, p. 74-75.

Paul RICŒUR, *Histoire et Vérité*, 1955.

L'historien fait partie de l'histoire ; non seulement en ce sens banal que le passé est le passé de son présent, mais en ce sens que les hommes du passé font partie de la même humanité. L'histoire est donc une des manières dont les hommes "répètent" leur appartenance à la même humanité ; elle est un secteur de la communication des consciences, un secteur scindé par l'étape méthodologique de la trace et du document, donc un secteur distinct du dialogue où l'autre répond, mais non un secteur entièrement scindé de l'intersubjectivité totale, laquelle reste toujours ouverte et en débat. [...] Cette intrusion de la subjectivité de l'historien marque-t-elle, comme on l'a prétendu, "la dissolution de l'objet" ? Nullement : nous avons seulement spécifié le type d'objectivité qui se dégage du métier de l'historien, l'objectivité historique parmi toutes les objectivités ; bref, nous avons procédé à la *constitution* de l'objectivité historique comme corrélat de la subjectivité historique.

C'est bien pourquoi, en retour, la subjectivité mise en jeu n'est pas une subjectivité *quelconque*, mais précisément la subjectivité *de* l'historien : le jugement d'importance, le complexe de schèmes de causalité, - le transfert dans un autre présent imaginé, - la sympathie pour d'autres hommes, pour d'autres valeurs, et finalement, cette capacité de rencontrer un autrui de jadis, - tout cela confère à la subjectivité de l'historien une plus grande richesse d'harmoniques que n'en comporte par exemple la subjectivité du physicien. Mais cette subjectivité n'est pas pour autant une subjectivité *à la dérive*.

Seuil, 2001, p. 37-38.